

Philippe Madec

"Ceci n'est pas un bâtiment"

Cet article a été publié dans la revue *Formes et Structures* du 1^{er} trimestre 1993.

Lors de sa première publication, l'hôtel industriel Serpollet apparaissait énigmatique sous le titre "Ceci n'est pas un bâtiment". Il ne s'agissait que d'affirmer sa dimension urbaine et la volontaire négation d'un quelconque statut d'objet, malgré l'autonomie apparente de son volume. Cet hôtel industriel articule deux bâtiments, l'un blanc l'autre sombre, autour d'une superposition de lieux dédiés à la communauté; il est transpercé par la violence du périphérique et au bord de son talus il devient colline; la dimension du territoire l'emporte alors qu'il rend hommage à l'échelle des logements voisins au nord et à l'étendue ouverte d'un stade au sud. Acceptant tout il ne refuse rien, surtout pas cette urbanité minimale par laquelle on rend hommage à ce qui est déjà là. Comment cet hôtel industriel peut-il échapper à l'interrogation essentielle quant à son statut et à celui de l'architecture dans le cadre de la civilisation urbaine, alors qu'il est là, à la frange de la ville, presque au ban, destiné à l'isolement, mais cherchant à tirer la métropole au bord d'un de ses horizons intérieurs ?

L'architecture provient de l'Accord initial de la Cité et, de tous temps, elle a servi à garantir de dignes conditions à la citoyenneté. Elle est aujourd'hui face à son plus grand devoir, sans être à la hauteur de sa nouvelle condition historique. Nous sommes dans la civilisation urbaine et la citoyenneté n'est plus seulement une condition de civilisation, elle est devenue la condition même de la civilisation. Cet enjeu s'avère au moment précis où la réduction de la dimension des commandes, le goût des architectes et des maîtres d'ouvrages pour l'objet publicitaire, l'absence du projet pour la ville, le développement du style et la médiatisation renforcent l'architecture comme l'art de concevoir de beaux objets habitables. Cet enjeu s'avère au moment même où à force de se satisfaire d'un savoir-faire renouvelé, les architectes n'ont plus rien à faire savoir.

L'architecture a perdu son urbanité — même le pastiche n'en est plus un hommage. Ses pièces n'ont plus de politesse les unes envers les autres, ni envers ce qui est déjà là. Elles ne sont plus capables de *polis*, car il leur est impossible de faire naître la ville. Bien au contraire, elles la déconstruisent avec une étonnante fierté. Comment ne pas comprendre qu'il est insensé de concevoir la ville à partir d'une architecture confondue avec l'objet et, au delà, confondue avec le bâtiment ? Comment ne pas voir que l'architecture provient de l'urbain et non le contraire, et qu'il est donc impossible de concevoir la ville à partir de l'architecture ? L'architecture est de souche urbaine, elle est d'extraction urbaine.

La ville a toujours été là depuis l'accord initial du premier établissement humain en un lieu. Elle précède l'architecture. Aujourd'hui plus que jamais la situation est claire, elle s'est éclaircie : la ville précède toute architecture, même au fond d'un champ ou du désert. La ville est là, déjà belle, phénoménale, difficile à vivre tant elle nous dépasse, impossible à décrire, impossible à

imaginer et à représenter — telle la marée des toits de Paris ou de New York —, elle est le plus phénoménal évènement de la vie installée.

L'architecture naît de l'anatomie de la cité. Ici, à la Porte de Bagnolet dans Paris, l'architecture a pour destination d'abriter la vie artisanale dans le programme moderne de l'hôtel industriel, inventé pour que le Cité puisse toujours accueillir ses artisans et ses petits industriels. La situation est puissante : le Périphérique, couronne de forces, de mouvements et de ponctuations, cet autre horizon intérieur de la capitale avec la Seine, qui est à la fois la violente apparition dans l'urbain de l'échelle du territoire et la ligne découpée entre bâti et ciel. Au bout de la rue Serpollet l'hôtel industriel occupe le point où une longue horizontale produite par l'addition des barres de logements, droites et courbes, anciennes et contemporaines, se dilue dans l'étendue du stade dégageant jusqu'à la Porte suivante, la Porte de Montreuil.

Tout est là qui est urbain, métropolitain. Tout est déjà là, dans ce lieu riche de l'ouverture apportée par cette totalité, ouverture qu'il serait injustifiable de refermer. Alors l'architecture attend, elle n' imagine rien, attend jusqu'à se mettre à résonner et rendre compte du tout, de l'ensemble. Ainsi se déterminent l'implantation et la mise en relation des éléments, les hauteurs et les orientations, mais aussi la nature des structures différentes, les couleurs, les déformations, le rapport au ciel... Le bloc blanc reprend la hauteur, l'orientation et la modénature des nouveaux logements de la Porte de Bagnolet; le bloc sombre dialogue avec la diagonale du stade et s'élance pour répondre à son échelle, pour cadrer un peu du ciel que le stade laisse descendre jusqu'au sol.

L'architecture qui s'attache à répondre à une demande est nécessaire mais elle n'est pas partout justifiée. Elle a un endroit légitime, son en-droit est le lieu où la communauté s'établit. Là, elle installe la vie, fort de l'art et de la technique. Dans l'hôtel industriel, l'en-droit est le noyau central de couleur vieil-or. Tous les équipements techniques y sont regroupés, ascenseur, monte-charge, sanitaires, ventilation, etc. L'artiste américain Tim Smith y est intervenu déployant son œuvre en fresque et peinture murale depuis le plafond bas du hall jusqu'à la trémie du pyrodôme de l'escalier principal. Tous les lieux de la communauté sont dans cet en-droit. L'homme au travail peut se reposer et demeurer dans le hall comme dans les espaces publics des étages, larges et baignés dans la lumière naturelle. Là, sont les couleurs vives ou sourdes, les matières pesantes ou délicates, les matériaux et les technologie complexes, les textures douces et rugueuses, lisses ou polies. Là est une cohue émotionnelle dans laquelle chacun trouve ce à quoi il s'accroche, satisfait, troublé, le temps d'un passage. L'architecture trouve ainsi sa chair.

Ailleurs, pour le locataire, pour celui qui va venir s'établir à demeure, celui qui va donner un siège à son établissement, l'architecture réduit sa présence, pour chercher à augmenter sa pertinence. Silencieuse, elle attend la vie. Tentée par la disparition, elle cherche à augmenter sa présence en tant que soutien. Elle dresse un plan dans lequel l'imprévisible peut surgir, dans lequel le hasard et la nécessité trouvent leur champ, dans lequel la vie trouve son siège, sa stalle. Lieux entièrement blancs du sol au plafond, plus ouverts à l'usage que le vide, déjà équipés, en plan ce sont deux carrés, dans lesquels chacun pénètre et prend place à son gré.

Dans ces lieux ouverts, abstraits et attentifs, la présence d'un homme suffit pour qu'un sens soit donné.